

'LIVING ROOMS'

22.05.25 - 29.06.25

MATHILDE ALBOUY
SOFIA BONILLA OTOYA
SANYA KANTAROVSKY
DOZIE KANU
TARIK KISWANSON
WINNIE MO RIELLY
SHAHRYAR NASHAT
SER SERPAS

CURATED BY: TIFFANY DORNOY REZAEI

Living Rooms est une exposition qui explore le lien intime entre le soi et l'espace. Elle observe les empreintes laissées dans les lieux, les traces invisibles de la pensée, et interroge les membranes poreuses de la conscience. Comment structure physique et espace mental interagissent-ils ?

Les œuvres présentées habitent cet entre-deux, la zone liminale entre le sujet et le lieu. Elles convoquent les présences diffuses, les projections latentes, les résidus de mémoire. Elles dévoilent l'invisible, cristallisent le souvenir, recueillent les vestiges, font entrer l'ailleurs dans l'ici, transforment les artefacts en témoins sensibles et tentent de retenir l'évanescent.

Alors que l'esprit imprègne les murs et que persistent les présences, le contenant devient contenu, le cadre devient peau. Ici, l'espace n'est plus un simple décor : il est le prolongement du corps, mémoire vécue et topographie intérieure. Il est chair du monde, un souffle partagé entre l'individu et ce qui l'entoure, un tissu en friction entre matière et pensée - là où sujet et objet se confondent.

Au-dessus de la porte d'entrée, un mur repousse ses propres limites. Passage obligé sous cette présence informe qui, depuis sa densité silencieuse, veille sur les allées et venues et la frontière entre le dehors et le dedans. Les œuvres de **Winnie Mo Rielly** explorent l'espace habité, où s'entremêlent corps et architecture, et fusionnent peau et surface dans des intérieurs souvent exigus. Elle interroge les seuils de l'identité dans l'espace domestique : comment le moi s'y déplace, entre par les fissures, disparaît dans les recoins, se fond dans les objets. Le corps n'est plus forme isolée, mais présence dispersée. Son travail façonne une mémoire dans la matière, des sculptures où l'intime se fait paysage, et le paysage, une expérience sensible du soi.

Erigé sur piédestal, un théâtre de l'intime met en scène les étreintes de silhouettes acérées confrontées à leur propre reflet. Rêve d'omniscience accordé à travers les murs de verre, qui contiennent une scène tendue entre affrontement et désir, où le regard oscille entre voyeurisme et témoignage involontaire.

Un peu plus loin, une épingle à cheveux étirée à taille humaine et affûtée comme une arme, se dresse en totem. Objet ordinaire, intime, à la fois ornement et outil de maîtrise, You're still here est en tension entre soin et contrainte, féminité et pouvoir, discrétion et menace.

POSSIBLY SOMETIME TOMORROW



En sculptant les objets du quotidien, **Mathilde Albouy** interroge leur dimension performative et leur charge symbolique. Loin d'un fétichisme de l'objet, son travail explore ici le rôle du design domestique dans l'inscription des corps au sein de l'espace social.

Les rideaux de soie teintés de **Sofía Bonilla Otoyá** ne ferment ni ne protègent complètement. Cloisons fluides, ils séparent sans trancher. L'eucalyptus y est bouilli pour devenir vapeur, pour frotter le corps, pour ramener à la peau. La soie y est vulnérable, changeante, affectée par son environnement. *Catálogo de razones* est une collection de possibilités, de réactions uniques et fugaces. Ici, les variations sont disposées en ligne, comme un dégradé frauduleux, comme les segments d'un rideau, les fragments d'une pensée. L'ensemble se tient tel un mur rempli d'air, une séparation comme prémisse sensorielle, et non comme résolution architecturale. Il évoque alors les divisions de l'esprit : des hypothèses, jamais des certitudes.

Les têtes de lit *Headboard (imagine breathing)* et *Headboard (bracing for shitty response)* de **Dozie Kanu** prolonge son travail de sculpture en détournant des objets domestiques, brouillant les frontières entre art et usage pour interroger la manière dont les objets sont socialement codés. Du mobilier trouvé, des matériaux négligés et des composants industriels, imprégnés de culture populaire, forment des assemblages recontextualisés. Pour cette exposition il a produit à Paris deux pièces liées, l'une détournée et l'autre reconfigurée. La tête de lit, élément banal de l'environnement intime, est démantelée, exposée, mise à nu et à l'épreuve, comme pour lui rendre sa poétique et sa mémoire matérielles. Puissantes dans leur précarité, les œuvres deviennent support d'un récit fragmenté, explorant l'héritage, la mémoire des objets et leur capacité à se charger de nouveaux sens lorsqu'ils passent du contexte privé vers l'espace public.

Au sol, la résine de **Tarik Kiswanson** renferme un souvenir spatial : le plan de l'appartement familial de son enfance en Suède, dans un complexe de logements sociaux situé en périphérie de Halmstad. Construite à la fin des années 1970 pour accueillir les familles migrantes, cette tour mal conçue et vite dégradée, a été démolie au début des années 2000.

Le contenant, ni tout à fait transparent, ni complètement opaque fige une mémoire diasporique, à la fois fragile et persistante. La topographie domestique devient ici un support d'évocation d'un lieu disparu, mais surtout d'un temps partagé. Anamnesis est souvenir composite : dessinée par l'artiste et ses trois sœurs, elle est le fruit de l'entente commune autour d'un souvenir collectif, à perceptions différentes. Monument miniature pour monument social disparu, il condense l'ambiguïté propre aux trajectoires migratoires, ici celle d'un chez-soi à la fois habité et transitoire, d'une mémoire enracinée dans un espace qui n'existe plus.

Au mur, *Insect Ballet* de **Sanya Kantarovsky** reprend les mouvements d'un danseur de ballet interprétant la métamorphose de Gregor Samsa, héros de Kafka, en insecte monstrueux au milieu de son appartement. L'œuvre de Kantarovsky explore les territoires contraints - intérieurs, mentaux ou sociaux- où se rejouent les mécanismes de domination, de désir et de débordement affectif. Cette nouvelle pièce, piégée dans son propre cadre, déploie une danse de la décadence, un ballet dysfonctionnel où les mouvements gracieux se brisent sur les aspérités du réel. Il révèle un combat entre le fantasme bourgeois de contrôle d'un intérieur - domestique comme psychique - maîtrisé, propre, fonctionnel, et l'irréductible instabilité du vivant : organique, informe, chaotique.

Des poches de fluides corporels et d'urine s'empilent et reposent dans cadre rigide. En

POSSIBLY SOMETIME TOMORROW



suspension, une chair picturale. **Shahryar Nashat** présente l'urine comme un matériau sculptural, révélateur d'une intimité brute, d'un corps absent mais intensément présent par ce qu'il produit. La blessure, le corps vulnérable, la mise à l'épreuve du désir et du corps par le dégoût sont des sujets récurrents de son travail. *Love_27.JPEG*, matérialise ce qui n'est pas : pas l'amour, mais son image compressée, pas une présence mais un de ses formats : l'absence. L'installation considère à la fois les fluides, l'enveloppe, l'intimité, le repos, la consommation et les résidus. Nashat y explore une esthétique du manque, où l'objet d'art devient simultanément relique, trace et rebut. Conserver les restes, même ceux qu'on dénigre, comme refus de la logique de l'effacement ou de l'oubli.

Ser Serpas emmène l'extérieur à l'intérieur et mêle deux binarités matérielles : le domestique et l'urbain, le massif et le vulnérable. Portée par une syntaxe corporelle qui engage pleinement le geste, la gravité et la physicalité, elle compose pour ce projet des sculptures à partir d'objets abandonnés dans les rues du 20ème arrondissement. Rien n'est fixé, tout est en tension et tient par frottement, empilement, inter-pénétration et entrechocs. Leur mode de création repose uniquement sur ce que le corps peut transporter, manipuler, faire tenir sans autre outil que lui-même. La performance d'assemblage devient alors langage, choix, danse, lutte et étreinte avec la matière. En transit et en perpétuel état de transition, ses œuvres fragiles mais imposantes peuvent à tout moment s'effondrer.

Tiffany Dornoy Rezaei

POSSIBLY SOMETIME TOMORROW

